

XYZ. La revue de la nouvelle

Le temps d'une éclipse

Rachel Bouvet



Number 22, May–Summer 1990

Chambre à louer

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3739ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouvet, R. (1990). Le temps d'une éclipse. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (22), 51–54.

Reposant sa tasse de café, vide, elle laisse les toits enneigés s'effriter sous les bouffées de nostalgie. Ses yeux fixent le lointain. Ils s'envolent à tire-d'aile, couple d'oiseaux verts, franchissent les mers et se posent sur un îlot sombre au cœur de la ville. El Khan Khalili... le plus ancien bazar du Caire... ce quartier qui la hante depuis quelques années, qu'elle continue d'habiter en ces instants où le présent se tait, ignoré. Une ruelle étroite, où le regard se glisse, embarcation en dérive dans les replis du cerveau. Les rumeurs s'assourdissent. De chaque côté se bousculent les boutiques. Pas un recoin laissé en friche. Les rues se croisent, insouciantes, offrant un parcours en mailles serrées, où certains, rituellement, se perdent. On croirait marcher dans un arbre gigantesque supportant sur ses branches des nids de pies tapissés de merveilles. Aux passants de tous pays, les vitrines se sont mises à réciter des litanies d'objets: nacre, ivoire, cuivre et albâtre, ricochets de reflets sur des formes fantasques. Une porte ouverte sur un escalier... les pas se précipitent. La cour carrée à ciel ouvert est tout auréolée d'ateliers. C'est là qu'il renaît, l'art aux deux visages, et puis aussi là-bas, au fin fond du quartier, loin des foules étrangères. Grâce aux gestes qui se transmettent de jour en jour, il a triomphé de l'oubli. Tantôt pharaonique, il accorde pinceaux, couleurs et papyrus; la plante des bords du Nil se souvient alors des longues processions de dieux et de déesses. Dans cette autre pièce, les divinités, émues, pâlisent sous l'ivoire tandis qu'un chat majestueux, rigidité de pierre, incarne le silence. Quelques mètres encore, et l'imaginaire dévoile son autre visage, l'islamique. Les traits s'arrondissent, se recourent, tourbillonnent à n'en plus finir, tourmentés par une joie secrète. Quartier aux mille mains, tournant et retournant les arabesques d'un autre temps. Il fait bon flâner dans ce repaire du passé... flâner dans les venelles de sa propre mémoire... respirer les étés qui s'y prélassent, semant à tout vent éclats de soleil, parfums et encens... puis revenir, en se massant les tempes... La jeune femme s'est détournée de la fenêtre, sans expression sur le visage, les yeux émeraude, sous ses cils, s'étant mis à faner. Pas de nouvelles de là-bas...

Au même instant, dans le Khan, deux mains brunes d'une autre femme, ridées par les années, ébauchent sur le cuivre le récit du quotidien, noyant l'atelier sous les martèlements. Les calligrammes s'incrument sous l'œil exercé de l'artisane. Elle ne sait plus très bien si ce sont ses mains qui parlent ou ses lèvres qui dessinent, mais n'est-ce pas là pour elle le plus sûr moyen de s'exprimer ? Arabesques et volutes ont marqué sa vie, passée à ciseler le cuivre. Impossible de leur expédier une enveloppe bleue et rouge, tamponnée de toutes parts, ses doigts s'y sont refusé. Il ne lui restait plus qu'à trouver un peu de temps entre les commandes qui affluent du souk pour transcrire sur le métal les nouvelles du quartier. Vagues de tendresse sous le poinçon de la vieille artisane: se sentir mère une seconde fois; la femme de son fils, à qui elle a appris depuis peu le dialecte égyptien, est maintenant sa fille. Vagues de solitude sous les paumes matelassées de corne: ils sont partis, tous les deux, sur un autre continent, dans son pays à elle, un pays qu'elle imagine tout blanc... Combien d'années faudra-t-il parcourir avant de les revoir ?

L'ascenseur s'arrête au troisième étage. Au seuil de l'appartement, un cri:

— Un colis pour nous à la poste !

Les portes claquent. En courant, le couple dévale les escaliers, ravale les larmes de l'attente. Quatre mois, c'est long... Le carton brun se déchire, s'évanouit sous les lueurs. Un disque de métal, strié de lignes entrecroisées, brille de tous ses feux au milieu du salon. L'homme et la femme le soulèvent, le posent sur un trépied en bois sculpté. Des nouvelles, enfin ! gravées sur un plateau, recouvrant en permanence une table basse autour de laquelle ils s'assoient, pour lire et contempler tout à la fois... Les yeux suivent les courbes, décrivent des rondes, jouent avec l'espace, une véritable danse pour parvenir à comprendre ce qui est écrit. Car les phrases de la mère s'échelonnent le long d'une spirale, partant du centre pour s'achever sur les bords du plateau. Lecture à deux, enthousiaste et chargée d'émotion. Arrivés au dernier mot, à la signature, ils s'arrêtent, fascinés, le regard rivé à la table couleur de feu. Mais voilà que les calligrammes se mettent à osciller, à mêler leurs traits... une hallucination sans doute... non, elle ne rêve pas, lui non plus, la spirale a bel et bien disparu, cédant la place à un

autre texte. L'écriture n'est plus la même, plus maladroite; on dirait celle d'un enfant gribouillant ses premiers mots. Comme si la partition, rond découpé dans du papier à musique aux couleurs du couchant, ne comportait pas une, mais deux voix; la première, envolée soprano de la mère, cristallisant les trilles de l'amour, reprenait les phrases sans âge qui conjurent l'absence. Maintenant, c'était au tour d'un ténor mystérieux de se faire entendre. Le déchiffrement n'était pas aisé, d'autant plus que les inscriptions fragmentées étaient singulièrement rehaussées d'une écume vieillie. Les deux amants se débattaient dans l'étrangeté de leur lecture :

« Magma rutilant de braises sous la terre... source intérieure qui a jeté sur moi les tons de l'automne... magma, première forge que j'ai connue, de loin... je me suis doré au soleil qui bouillonne au cœur de la planète... le feu qui sourde dans les poitrines gronde, s'échappe en brisant la croûte terrestre... on le voit cracher des flammes rousses... éternuements du sol, coulées de lave ardente... le volcan se souvient... et lance au ciel ses brûlantes vérités... ses sanglots le secouent quelques instants... puis tout retombe en léthargie... je suis là, à quelques mètres sous le roc, tapi dans les ténèbres... bientôt, j'émergerai moi aussi, bloc de cuivre encore informe... voici déjà une autre forge, remplie de bras basanés... je suis au Caire, mon premier voyage est achevé... on m'aplatit, m'arrondit, je deviens un plateau obstinément muet... je change d'atelier... une femme âgée m'observe... grave... des heures durant, son regard ne me quitte pas... à force de ciseler des mots sur mon visage, de me langer dans des courbes qui me font l'effet d'algues marines... elle m'apprend, sans le savoir, les signes de la langue arabe... voilà quelle serait ma vie: offrir aux yeux le chatoisement des mots, noyer les oreilles dans les souvenirs des sons... et, devenu table de salon, écouter s'égrener les récits de la vie, entre deux tasses de café....

Le soir, l'atelier se vide... je m'exerce à affiner mes lueurs, afin de redorer l'éclat d'un art oriental aujourd'hui méconnu dans cette autre partie du monde... car il m'a fallu quitter le Khan Khalili... un second voyage... vers un pays froid... j'accompagne les migrants dans leur course vers l'ouest, ainsi que le soleil, astre de feu, qui s'offre rond aux regards... un air de ressemblance... singulière impression, en le voyant, de me mirer dans une glace... en moi, j'ai installé une forge... je distille, au prix de nombreux

efforts... je viens tout juste d'apprendre l'alphabet... lettres, calligrammes, espaces entre les mots... et quand je sens que la lecture du message écrit par la femme touche à sa fin... je m'empresse d'occuper l'espace... à la façon du volcan qui envahit le sol de ses braises... je dispose mes lettres de feu à la surface... il me faut modeler de l'intérieur les traits et les courbes... un long travail... creuser, ainsi, des sillons qui seront survolés du regard... comme en ce moment... qui ne prendront sens que grâce à ce regard... tout cela me procure des instants de joie intensément cuivrés... il me semble que j'esquisse dans l'air un nouveau paysage... mon aspect change au fil des mots que je sculpte... au fil des lectures qui me traversent... la lettre que j'incarne, la table que je suis, se muent sans cesse en une autre lettre, en une autre table... pas de poumons pour respirer... pas de voix pour parler... ni de mains pour écrire... seulement des signes se chevauchant sur mon visage... j'appartiens plus que jamais à la famille des métaux voués depuis des siècles, dans le souk animé du Caire, à la gravure, à l'écriture... mais cela est une autre histoire... l'espace me manque... je vous la raconterai une autre fois... demain peut-être... si vous venez... au lever du soleil... me lire... »

À nouveau, le message se brouille. Abasourdis, la femme et son compagnon voient s'éclipser le surprenant récit, aspiré dans l'épaisseur de la table comme dans un tourbillon. Peu après, se reforme à la surface la spirale façonnée par l'artisan; les lettres s'étalent, s'immobilisent; le plateau reprend son aspect initial. Pas tout à fait, cependant... au centre du disque, vestige d'un autre texte, le mot « magma » se détache sur le fond cuivré... fragment oublié, tracé avec difficulté, contrastant avec l'élégance des courbes ouvragées de la mère. Sa présence semble vouloir les inviter à patienter jusqu'au matin. L'astre miniature continuera sans doute, éclipse après éclipse, à faire voguer le récit... Il suffit donc d'attendre — combien de temps cela va-t-il durer? — que le cuivre donne de ses nouvelles...

XYZ



« Romanichels »

Des proses sublimes qui éclatent aux confins de l'univers des mots
collection dirigée par André Vanasse

à paraître (septembre 1990)

Lise Tremblay

L'Hiver de pluie